

Il a nommé des commissions pour étudier les diverses branches d'administration de son gouvernement. Ces commissions feront de bons règlements : il n'y aura pour cela qu'à copier les nôtres. Mais où trouver des hommes éclairés et probes pour les appliquer ?

Il vient d'enlever aux généraux français la surveillance administrative de l'armée mexicaine. Sous notre autorité, cette armée marchait bien peu, bien peu, maintenant elle ne marchera plus du tout. Il est évident que peu à peu on va également enlever aux Français la surveillance des caisses publiques, et alors quelle dilapidation !

Je n'ai que le temps de vous embrasser, le vague-mestre attend. Puissiez-vous me lire.

H. L.

LIII

Guadalajara, le 12 août 1864.

Le mauvais état des routes continuant, nous sommes toujours obligés de nous y prendre à l'avance pour que nos lettres n'arrivent pas en retard à Mexico, et vous éviter ainsi les inquiétudes que vous avez déjà éprouvées.

Je vous envoie la lettre que m'écrit le chef d'état-major général actuel. Il n'a certes aucune raison

pour me faire toutes les belles promesses qu'il m'adresse; je le crois par conséquent disposé à faire tout ce qu'il pourra, si toutefois personne ne vient se mettre en travers. Ma confiance ne va pas au delà.

Vous voyez que dans cette lettre le colonel me parle beaucoup de mon ami Bibesco au sujet de la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il ne demande que sa présence à la moindre affaire où il serait tiré un coup de fusil pour soutenir ses prétentions.

Ce pauvre Bibesco vient de manquer à cet égard la plus belle occasion du monde. Après avoir été me relever aux avant-postes, et y avoir passé un mois, il s'y est ennuyé, parce qu'il n'a pas les mêmes raisons que moi pour aimer la campagne et la solitude.

Il a donc demandé à rentrer à Guadalajara, convaincu qu'il n'y avait rien à faire.

Le surlendemain de son départ les libéraux ont voulu se donner le genre d'enlever une de nos compagnies qui se trouvait retranchée dans une ferme. Pour venir attaquer cent hommes, ils ont mis trois mille hommes sur pied avec une batterie d'artillerie.

Nos avant-postes, prévenus de ce mouvement, ne leur ont pas donné la peine de faire le chemin. Ils se sont portés en avant, et ont trouvé l'ennemi occupant une position très forte. Nous n'avions là que quatre pièces d'artillerie, cent hommes d'infanterie et soixante cavaliers. Cela a suffi pour mettre ces trois mille libéraux dans une complète déroute. Nous leur avons tué ou blessé plus de deux cents hommes; de notre côté nous n'avons eu qu'un seul

blessé, un sous-lieutenant de cavalerie qui a eu la poitrine traversée par une balle. Le pauvre garçon a été décoré il y a peu de jours, et il est fort à craindre qu'il ne jouisse pas longtemps du plaisir de porter sa croix.

Vous comprenez tous les regrets de Bibesco d'avoir manqué cette belle affaire, car par le fait de sa position, on n'attend qu'une occasion pour lui donner la croix d'officier, que du reste il a gagnée mieux que beaucoup d'autres, car c'est un des meilleurs officiers que je connaisse. Ce contre-temps m'a été aussi sensible qu'à lui, tant je l'aime pour son bon cœur et toutes ses qualités.

Vous avez remarqué dans la lettre du colonel une allusion à la Sonora et à la Nouvelle-Californie. Il y a déjà longtemps que je regarde cette expédition comme certaine pour nous.

En France, en haut lieu, on veut légitimer la guerre du Mexique par une acquisition. Je suis bien loin de blâmer ce désir de la France, puissance maritime, d'avoir sur le Pacifique des possessions, d'autant plus que tout le monde s'accorde à dire que la Sonora est un des plus beaux pays du monde.

Mais je crains fort que le moment ne soit pas opportun, et que cette conquête ne nous engage encore plus que nous ne le sommes dans cette malheureuse guerre.

A l'heure actuelle nos affaires prennent une mauvaise tournure.

Le bruit qui court depuis quelque temps déjà que Maximilien bat froid au général en chef s'accrédite de plus en plus, et malheureusement certains

petits indices, qui par eux-mêmes n'ont pas d'importance, confirment ce bruit.

Des questions d'argent seraient la cause de ce froid.

Maximilien, d'après la convention, veut que l'armée française subviene à toutes ses dépenses personnelles, et de plus aux dépenses qui sont faites pour le service du Mexique, telles que frais de courriers, d'espions, mise en défense de nos postes, etc., etc.

Que l'armée française se suffise à elle-même pour sa solde, sa nourriture, ses vêtements, son armement et ses munitions, rien de mieux; mais vouloir lui faire payer les travaux qu'elle exécute pour la défense ou la soumission du Mexique, je trouve cela par trop exigeant.

Il est à présumer que si Maximilien veut faire des économies, d'un autre côté le général Bazaine a dû recevoir l'invitation de ne pas faire de dépenses folles.

Si Maximilien ne s'entend pas avec le général Bazaine, je ne sais pas avec qui il pourra s'entendre.

Du reste tout prouve ou qu'il est circonvenu par le parti clérical, ou qu'il veut se débarrasser de nous. Plusieurs de ses actes sont très blessants. Il vient de retirer aux généraux français la surveillance administrative de l'armée indigène; il va en être de même des caisses publiques; c'est alors que le gaspillage s'exercera sur une vaste échelle.

D'autre part, tous les employés que nous avons nommés, après les avoir choisis avec le plus grand

soin parmi les hommes présentant le plus de garanties de probité, d'intelligence, et qui étaient pris dans le parti libéral modéré, sont tous renvoyés comme des valets sans même que l'autorité française en soit informée. On les remplace par des réactionnaires enragés.

Aussi les prêtres et les cléricaux relèvent la tête, commettent des actes du plus audacieux arbitraire, et ne se donnent plus la peine de cacher leur désir de secouer notre joug, et l'espoir d'y arriver sous peu.

Maximilien est très probablement animé des meilleures intentions.

Il croit pouvoir, en prenant son peuple par l'amour-propre, se suffire à lui-même, et se passer de nous.

Le pauvre homme, quelle désillusion il se prépare !

S'il connaissait son peuple comme nous le connaissons, il saurait que le seul moyen à employer avec tous ces hommes corrompus, ignorants, lâches, immoraux à tous les points de vue, est la force; qu'il faut toujours les tenir sous le bâton pour en faire quelque chose.

Si notre sort n'était pas lié au sien, il nous serait indifférent de le voir marcher dans cette voie; mais malheureusement quand de gaieté de cœur il aura gâté ses affaires, il nous faudra tout recommencer.

En attendant, les employés de toutes les administrations qu'on avait envoyés ici sont dans l'enchantement à la perspective de partir.

Depuis qu'ils sont ici, ils n'ont fait que battre le pavé de Mexico, sans avoir la moindre occupation.

On croyait que Maximilien, à son arrivée, allait

donner à ces employés, non des places du gouvernement, mais un grand pouvoir de contrôle, afin de moraliser, par la crainte de perdre leur emploi, les fonctionnaires de l'Etat.

Il n'en a rien été, et le seul bénéfice qu'ait jusqu'à ce jour retiré la France de l'envoi de ce personnel, est de lui avoir payé le passage sur les transports et une indemnité d'entrée en campagne.

En résumé, j'avais toujours cru qu'il était possible, quoique difficile, d'organiser le Mexique; maintenant j'avoue que je perds toute mon assurance, si les indices qui se produisent sont l'annonce certaine de la voie nouvelle dans laquelle voudrait marcher Maximilien.

Pour ce qui m'est personnel, j'ai hâte de quitter Guadalajara, et de retourner en expédition pour donner un autre cours à mes pensées qui sont toujours bien tristes.

Je pense que pour aller en Sonora, on voudra éviter aux troupes une marche de quatre cents lieues en terre chaude, et qu'on nous fera embarquer à San Blas, pour nous débarquer à Mazatlan, nous emparer de ce port important, y laisser une garnison, et nous rembarquer ensuite pour Guaymas.

Si c'est ainsi que l'expédition est réglée, nous pouvons être dans le courant de novembre en pleine Sonora.

Alors, vers le mois de janvier, je demanderai un congé, et j'espère pouvoir m'embarquer au 15 mars ou au 15 avril.

Je profite de l'occasion d'un de mes amis qui rentre en France avec un congé de convalescence

pour vous envoyer des poteries et des statuettes en terre de Guadalajara.

Tous ces objets n'ont absolument rien de curieux, si ce n'est qu'ils sont faits par des Indiens. La poterie, qui est très poreuse, a la propriété de tenir toujours l'eau très fraîche.

A son débarquement, mon ami mettra la caisse au chemin de fer à votre adresse. Il y a quatre-vingt-dix-neuf à parier sur cent que tout vous arrivera cassé; peut-être aurez-vous la chance de sauver quelque petit objet du naufrage. Je mets aussi dans cette caisse ma collection de minerais d'argent; vous pourrez faire un cadeau à votre ami C...

J'oubliais la nouvelle la plus importante, qui est l'arrivée de Maximilien et de l'impératrice à Guadalajara.

Ils sont partis le 2 de Mexico, et nous les attendons le 25, s'ils peuvent se dépêtrer des boues des chemins.

Le général Bazaine ne les accompagne pas, ce qui prouve bien que le froid que l'on dit exister entre eux est réel.

On croit toujours que le général Bazaine va être nommé maréchal, et qu'il rentrera en France à la fin de l'année.

Si c'est le général Douay qui le remplace, il ne sera pas long à se brouiller avec Maximilien.

Adieu, mes chers parents, portez-vous bien, prenez patience, et ne vous tourmentez pas à mon sujet. Je vous embrasse.

Tout à vous.

H. L.

LIV

Guadalajara, le 26 août 1864.

Je ne puis mieux vous rendre compte de mes impressions sur la situation actuelle du Mexique qu'en vous donnant un extrait de la longue lettre que j'écris à M<sup>me</sup> Cornu.

« MADAME,

» Les affaires du Mexique ne se débrouillent pas aussi vite qu'on aurait pu le désirer, et même qu'on était en droit de l'espérer. On supposait qu'à l'arrivée de Maximilien il y aurait une foule d'adhésions, et qu'avec l'union des citoyens on aurait un point d'appui fort et solide pour détruire le banditisme, qu'on regardait comme l'obstacle le plus difficile qu'eût à surmonter le gouvernement.

» Ces adhésions, hélas! ont été très rares et surtout bien insignifiantes. La plus marquante est celle d'Uruga, le général en chef de l'armée du Sud.

» Il devait faire sa soumission avec toute son armée; mais comme il a trainé les pourparlers en longueur,